

L'INTÉGRATION SOCIALE DU BEUR À TRAVERS DES FRAGMENTS DE TEXTES DE *KIFFE KIFFE* DEMAIN DE FAÏZA GUÈNE

Par Mohamed Abdelatif BENAMAR
Université de Mostaganem

RÉSUMÉ

Il est impensable de parler de littérature beure sans évoquer le thème de l'intégration sociale. Dans notre article, nous abordons cette thématique de l'intégration, non pas d'un point de vue sociologique, bien que nous l'ayons effleuré un peu afin de définir ce concept, par les moyens de la littérature. En dépit de son caractère fictif, à la différence de la sociologie, le roman beur a l'avantage de faire parler les acteurs concernés. Autrement dit, l'auteur qui, en même temps, est narrateur et personnage, puisqu'il s'agit d'une autobiographie, témoigne de son propre parcours intégratif et joue souvent le porte-parole de tout un groupe social. Bref, à travers des extraits de texte, que nous avons tirés du roman *Kiffe kiffe demain* de l'écrivaine Faïza Guène, nous souhaitons mettre en lumière la ou les solutions qu'elle propose à l'intégration, et le sens que prend ce terme chez cette écrivaine dite de la troisième génération de l'immigration maghrébine en France.

Mots clés : *intégration, littérature, Beur, immigration.*

La société française a connu à partir des années cinquante un important flux migratoire maghrébin et plus spécialement algérien. Cette émigration vers la France avait des fins purement économiques : le manque de travail dans une Algérie frappée par le colonialisme et le manque de main d'œuvre en France, nécessaire à la reconstruction d'un pays affaibli par la deuxième guerre mondiale. La France a eu donc recours à la main d'œuvre algérienne essentiellement et fit venir cette dernière dans un contexte plus ou moins provisoire, mais faute de refus de retourner à la mère-patrie (l'Algérie), ces immigrés ont préféré élire domicile en France et de nouvelles générations ont vu le jour ; ces générations sont connues sous l'appellation de « Beurs ». Ce phénomène ne laisse pas le gouvernement français indifférent et ce dernier se retrouva face une vraie problématique : comment intégrer cette couche de la population issue de l'immigration, jouissant d'une langue et d'une culture différentes ? A cette question, la France finit par mettre en place un processus d'intégration assez drastique, fondé sur un principe « assimilationniste » et ce, afin d'intégrer ces enfants d'immigrés (Beurs) à la culture et la société dite d'accueil ou d'installation. Cela dit, les Beurs, à leur tour, ne restent guère insensibles à cette initiative qu'ils jugent « affligeante », et des voix se sont élevées pour crier, haut et fort, leur désaccord. Des intellectuels racontent, par les moyens de littératures autobiographiques, leur parcours intégratif, revendiquant à la fois l'identité d'origine et celle d'accueil. Dans ce présent article, nous souhaitons justement démontrer comment ces acteurs sociaux (les Beurs) racontent l'intégration sociale et quelles solutions proposent-ils quant à l'intégration du jeune beur. Pour ce faire, nous nous basons sur des fragments de textes de *Kiffe kiffe demain* de l'écrivaine beure Faïza Guène, mais tout d'abord, il serait intéressant de cerner les différentes acceptions de la notion d'intégration. Que veut-elle dire ? De quoi est-elle faite ? Une fois ce concept défini, nous passerons à l'analyse discursive des textes sélectionnés afin de voir comment

ces textes de la littérature beure regardent l'intégration du Beur et comment l'écrivain beur voit l'intégration.

Nous nous proposons de dégager, ici, non seulement, les visions du monde de l'auteur concernant ce phénomène, mais aussi de relever, dans chaque narration, le modèle d'intégration proposé par l'écrivain. En d'autres termes, il s'agit d'un débat sur l'intégration. Avant de plonger dans le vif de la narration, nous allons toutefois tracer un bref rappel historique du phénomène de l'intégration, afin de mieux situer notre roman. Pour ce faire, nous nous reposons sur un ouvrage qui nous paraît intéressant pour notre travail, *Qu'est-ce que l'intégration sociale ?* de la sociologue Française Dominique Schnapper. L'auteure de cet ouvrage théorique dresse un panorama comparatiste des différentes acceptions du phénomène de l'intégration sociale. Ce qui va nous permettre de mieux cerner les enjeux de ce processus socio-politico-culturel engagé par la société française, mais avant cela, nous tenons, à travers cet ouvrage, à donner de façon globale la définition des notions inhérentes à notre recherche : l'intégration et l'assimilation.

QU'EST CE QUE L'INTÉGRATION ?

Le terme « intégration » a de tous temps suscité de multiples interrogations chez les sociologues, les politologues et même le grand public. Personne n'a jusqu'à présent pu donner un sens exact à ce terme ambigu. Nous pouvons affirmer qu'en général ce terme vise à insérer une population immigrée ou issue de l'immigration dans la société qui l'accueille, mais, l'ambiguïté réside dans le fait que chaque société insère à sa façon, et selon un modèle politique bien déterminé, les immigrés et leurs enfants. Ce qui nous importe le plus ici, est de connaître la définition que prend le mot « intégration » en France, puisqu'il s'agit, dans notre travail, d'étudier l'évolution du processus d'intégration des jeunes Beurs en France, à travers la littérature dite beure.

DU MOT « INTÉGRATION » AU PROCESSUS D'IMPLICATION

Le travail qu'a effectué Dominique Schnapper, concernant le terme d'intégration, montre à quel point ce mot peut être équivoque. Parce qu'appartenant à la fois au domaine politique et au domaine de la sociologie, ce terme ne cesse d'influencer d'autres domaines, comme la linguistique ou la littérature :

Le gouvernement français a comporté, au début des années 1990, un secrétaire d'Etat à l'Intégration (Kofi Yamgnane), et en 2006 un ministre de l'Emploi et de la Cohésion sociale (Jean-Louis Borloo)¹.

Selon Schnapper, si le gouvernement opte pour une structure politique spécialisée dans le domaine de l'intégration, c'est que l'État lui-même avoue maintenir, au sein d'une même société, deux ou plusieurs groupes distincts, l'un par rapport à l'autre, et le tout par rapport à un groupe dominant et normatif. Schnapper n'hésite pas à recourir au *Suicide*² de Durkheim, qui suscite de nombreuses discussions chez les sociologues. L'intégration, selon notre sociologue, s'oppose à la *désintégration*, mais aussi à *l'anomie*, à *l'exclusion*, à la *délinquance*, à la *déviante*, à *l'invalidation*, à la *dissociation*, à la *dissidence*, à *l'émiettement*, à *l'aliénation*, à la *ségrégation*, à la *désaffiliation*, tous des termes que nous relevons de l'ouvrage en question. Dans le même ouvrage, Schnapper cite Eliezer Ben-Rafaël qui voit l'intégration comme le contraire de *l'incohérence*, de *l'exclusion*, de la *fragmentation* et de *l'éparpillement*. Tous ces termes ne sont que le résultat, selon Schnapper, des idées politiques et des débats publics. Autrement dit, tous ces mots, liés à l'intégration, émanent soit du gouvernement, soit de l'opinion publique.

Dominique Schnapper pose des questions fondamentales. Quelle

1. Dominique Schnapper, *Qu'est-ce que l'intégration sociale ?*, Paris, Gallimard, 2007, p. 11.

2. Emile Durkheim, *Le Suicide*, Paris, PUF, 2013. (Nouvelle édition).

attitude adopter face au flux migratoire ? La France doit-elle intégrer ou assimiler ses émigrés ? Selon sa vision, tenir d'une part, une position intégrationniste, c'est en quelque sorte, refuser de regarder les minorités dans leurs identités collectives particulières. D'autre part, aller vers le multiculturalisme, c'est mettre en péril l'unité de la société républicaine. Cependant, les recherches en France favorisent beaucoup plus le processus de l'intégration, plutôt que celui de l'assimilation, car cette dernière peut s'avérer fatale et destructrice pour l'immigré, dans le sens où elle renie toute forme d'altérité. Imposer l'assimilation, c'est nier les origines culturelles, tenter d'effacer l'être profond des immigrés, en un mot les déraciner. En avançant plus loin dans la lecture du livre de Schnapper, nous constatons, à travers les déclarations de l'auteure, que, graduellement, la politique d'intégration a subi des variations. Cela est dû, essentiellement, à l'ambiguïté même du mot « intégration », et aux connotations péjoratives qu'a prises cette notion. En dépit de ces connotations, les sociologues sont revenus au mot « intégration », laissant croire que celui-ci n'a, en aucun cas, l'intention de contraindre ni les immigrés, ni leurs descendants, à abandonner leurs origines culturelles. Par ailleurs, les personnes concernées (immigrés ou Beurs) par le processus d'intégration doivent, essentiellement, participer à la société culturelle d'installation. Comment est-il possible pour l'immigré ou le Beur, de jouir de sa propre culture, de maintenir et profiter de ses spécificités culturelles, et, en même temps, de reconnaître et prendre part aux spécificités culturelles de la société dite d'accueil ? Dans tous les cas, les immigrés et, encore plus, les descendants d'immigrés doivent, dans le souci de s'intégrer, participer à la vie collective de la société d'accueil :

« L'intégration des individus n'est pas seulement le produit de la conformité de leurs conduites aux normes, mais de leur participation active à la vie collective, en particulier à l'invention de normes sociales. La société moderne est tendue vers l'avenir, *elle* se construit

par les changements et les innovations, c'est en participant à ces innovations que les individus s'intègrent - au sens actif du terme.³»

Pour Dominique Schnapper, faire la différence entre *régulation*, *accommodation* et *assimilation* n'a aucun sens, puisque toutes ces notions se fédèrent dans le même et unique but «l'intégration». Par ailleurs, selon la chercheuse, la notion d'intégration a été fortement contestée, car elle ne fait qu'accroître la marginalisation et l'isolement dont souffrent ces jeunes issus de l'immigration. Que doivent-ils intégrer ? se demandent ces jeunes issus de l'immigration, à chaque fois qu'on leur parle d'intégration. Ces polémiques ont suscité de la curiosité chez les sociologues et les politologues.

En outre, le phénomène de l'intégration a été transféré sur le plan de la littérature puisque tous les romans émanant des écrivains de l'immigration et de leur descendance, mettent au devant de la scène, le phénomène de l'intégration sociale. En lisant l'ouvrage de Schnapper, nous nous sommes posé la question suivante : comment la fiction regarde-t-elle l'intégration ? A-t-elle la même vision du monde que celle de la sociologie ?

Kiffe kiffe demain discutent de la question de l'intégration

A travers l'ouvrage de Dominique Schnapper, nous avons pu cerner les différentes acceptions du mot «intégration». Retrouvons-nous les mêmes acceptions de l'intégration, dans les textes que nous étudions ? Notre objectif est, rappelons-le, de voir comment la romancière appréhende la question de l'intégration. D'une part, nous réfléchirons et nous interrogerons les textes sur l'intégration. Et, d'autre part, nous tenterons de les commenter, dans le but de dégager la vision du monde, engagée et incarnée par l'écrivaine, du dit lien social. L'intégration, comme signalée auparavant, est le centre d'intérêt et le pivot central des œuvres beures. Or, rappelons qu'il s'agit

3. Dominique Schnapper, *op. cit.*, p. 15-16.

ici d'une figure féminine qui tient un discours beur. Nous insistons sur ce point, car la vision d'une narratrice est assurément différente d'une vision masculine ; d'autres spécificités se dégagent de l'écriture féminine. Nous verrons donc, dans ce qui va suivre, quelles sont ces spécificités. Mais surtout comment le sexe féminin traite la question centrale de l'intégration.

Faïza Guène ou l'intégration de la femme beur

L'auteur est tout d'abord une femme issue de la troisième génération, à la différence d'Azouz Begag l'un des pères de la littérature dite beur, et qui appartient à la deuxième génération. Ces deux critères sont importants, dans la mesure où ils pourraient nous amener à découvrir une autre forme d'écriture, une écriture féminine beur. Nous tenterons, dans cet article, de savoir comment l'écrivaine beur ou la Beurette raconte sa vie. A-t-elle une vie différente de celle des primo-beures ? Comment Faïza Guène affronte-t-elle les difficultés de la vie en banlieue ? Comment narre-t-elle l'intégration de la femme beur dans la société d'accueil ?

Dès le début du roman, Doria, le personnage principal, semble marquée par l'absence de son père. Elle lui consacre des pages entières, en le décrivant comme étant démissionnaire de son rôle de père. Selon Doria, son père quitte la France en y abandonnant toute sa famille, mais surtout son unique fille, qui a tant besoin d'affection et d'une autorité paternelle, pour son épanouissement. Doria nous fait part des situations délicates dans lesquelles elle est entraînée involontairement :

«Je crois que je suis comme ça depuis que mon père est parti. Il est parti loin. Il est retourné au Maroc épouser une autre femme sûrement plus jeune et plus féconde que ma mère. Après moi, ma mère n'a plus réussi à avoir d'enfants.⁴»

4. Faïza Guène, *op. cit.*, p. 9-10.

Dans cette citation, Doria soulève un problème d'ordre socioculturel, lié à la polygamie dans le monde musulman. Le père entraîne toute sa famille dans un déséquilibre social. Ainsi, il compromet, indirectement, l'insertion de la protagoniste, dans l'espace d'accueil. La narratrice a le sentiment d'être rejetée par son père. C'est sa féminité qui est remise en question, car elle sait que son père les a abandonnées, sa mère et elle, uniquement pour avoir un fils d'une autre femme : « ...papa, il voulait un fils. Pour sa fierté, son nom, l'honneur de la famille et je suppose encore plein d'autres raisons stupides ». ⁵ La narratrice perd toute confiance en soi, car, au lieu d'aider sa fille à mieux appréhender la société dans laquelle elle vit, son père ne fait que réduire ses chances d'insertion, en limitant bien sûr sa valeur sociale et culturelle. En d'autres termes, d'un point de vue culturel, le père traditionnel préfère le garçon à la fille. Car le fils est le transmetteur non seulement de la culture, mais aussi du nom. C'est donc le sexe masculin qui assurera la descendance et la continuité. En mettant en lumière ces comportements culturels, la narratrice soulève un vrai problème lié aux rapports hommes et femmes, à l'inégalité des sexes au sein de la culture d'origine. Ce qui montre d'emblée que l'héroïne a acquis une valeur importante de la République française, l'égalité.

L'absence du père, une fatalité inévitable

Notre héroïne utilise un mot arabe « *mektoub* ». C'est le destin en langue arabe et notre personnage ironise sur ce mot : « Ma mère dit que si mon père nous a abandonnées, c'est que c'était écrit. Chez nous on appelle ça le mektoub. C'est comme le scénario d'un film dont on est les acteurs ». ⁶ Le destin chez les musulmans est synonyme de foi. Pour Doria, il est synonyme de malheur et de mauvaises choses. En quelque sorte, l'homme dans la société musulmane serait, pour

5. *Ibid.*, p. 10.

6. *Ibid.*, p. 19.

notre narratrice, limité par le destin, et ne peut faire autrement. Ce serait une façon de se donner de la compassion, et de se dire que tout ce qui arrive serait écrit dans notre destinée, et, en tant que tel, on se doit de l'accepter. Toutefois, nous relevons, chez notre narratrice, comme une sorte d'ironie sur la question du destin. Elle refuse d'adhérer à cette fatalité, à cette culture, et, indirectement, invite la femme beure à rejeter cette condition d'être. L'ironie vient aussi discréditer le destin comme argument qui consiste à justifier certaines pratiques culturelles. Ainsi, le destin a un côté dangereux, qui œuvre à réduire toute l'existence de l'individu à une vie préalablement déterminée. Ce qui ôte à l'individu, toute ambition liée à son devenir. L'héroïne sait que, si elle attend le destin, elle n'arrivera jamais à s'intégrer. Ainsi, préconise-t-elle le détachement du Beur ou de la Beurette de certaines croyances qui lui semblent erronées et obsolètes, le destin entre autres, et qui scellent l'être de façon permanente. Car, dans l'esprit de certains, ce dernier est censé tout gérer dans la vie d'un homme.

L'école sait-elle encore intégrer ?

Nous remarquons que, dans le roman de Faïza Guène, l'héroïne est tout sauf une élève exemplaire à l'école. Cette dernière l'ennuie, ce qui va la conduire à s'y retirer petit à petit, et à se replier tristement sur elle-même. La rencontre de Doria avec la psychologue de la famille révèle que le départ du père revêt une importance démesurée, puisque cette absence est, irrémédiablement liée à l'échec de notre héroïne à l'école, à son décrochage scolaire. Elle n'excelle qu'en art plastique, mais, selon elle, cela ne lui ouvre aucune perspective pour son avenir. Par ailleurs, Doria ne manque pas de critiquer le système éducatif en banlieue. Elle s'indigne du manque de sérieux et de rigueur des enseignants. Ils sont loin d'amener, avec confiance, les élèves au savoir et à la connaissance. Elle souligne le fait que, même si elle faisait une bonne rédaction, les professeurs s'en moquaient éperdument. Ils ne corrigent jamais. Ils donnent les notes au hasard.

Doria, confrontée à ces multiples difficultés, décide de décrocher de l'école : « De toute façon, je veux arrêter. J'en ai marre de l'école. Je me fais chier et je parle avec personne. »⁷ Cela résonne comme un écho, une réponse au célèbre modèle d'intégration proposé par Azouz Begag, dans *Le Gone du Chaâba*. La question, que nous nous posons ici, est que si Faïza Guène n'est pas issue de la même génération de Begag, et que le Beur est toujours le même que celui d'autre fois, qu'est-ce qui fait alors que l'École républicaine ne soit plus en mesure d'intégrer ces jeunes issus de l'immigration ? Autrement dit, pourquoi l'école n'arrive-t-elle plus à intégrer les Beurs ? Cela peut avoir diverses réponses. Si l'on s'en tient aux propos de Guène, l'une des causes majeures de cette impuissance de l'école est la recrudescence de la violence dans les banlieues. Mais ce qui est sûr, c'est que la narratrice ne considère plus l'école comme facteur d'une réussite sociale, encore moins comme un moyen d'intégration.

Faïza Guène réprime la pauvreté

La question de la pauvreté est bien posée dans le récit de Faïza Guène : « M^{me} Duquelquechose, même si je la trouve conne, elle joue mieux son rôle d'assistante sociale de quartier qui aide les pauvres ». ⁸ Nous pouvons constater que le Beur d'antan n'est guère différent du Beur d'aujourd'hui. Il vit toujours dans des conditions précaires et souffre encore de difficultés financières. En somme, à croire ces textes littéraires beurs, rien n'a été réglé sur le plan économie/immigration. La situation économique des immigrés a tendance à ne pas bouger, à être statique : « Maintenant de toute façon, je crois qu'on retournera plus jamais au Maroc. Déjà, on n'a plus les moyens et ma mère dit que ce serait une trop grande humiliation pour elle ». ⁹ Il faut rappeler que la famille de Doria, comme toutes les familles qui ont immigré, est venue en France dans l'espoir d'améliorer son ca-

7. *Ibid.*, p. 27.

8. *Ibid.*, p. 19.

9. *Ibid.*, p. 22.

dre socio-économique, croyant à l'Eldorado. Le problème, c'est que rien ne semble aller pour cette famille, et le fait de manquer d'argent inflige à la mère de Doria les pires souffrances et l'impression d'avoir échoué socialement. En choisissant de quitter son pays, elle prévoyait pour sa famille un ailleurs meilleur. Déçue, la mère de la narratrice se trouve confrontée à une réalité amère, liée à une exclusion et à une intolérance caractérisées.

Doria et sa mère n'ont même pas les moyens de s'acheter des nouveaux habits. Même si elles ne sont pas en guenilles, elles frôlent une pénible misère et un grand dénuement :

- Alors, Yasmina, tu viens au Secours populaire pour... récupérer ?
- Oui...
- Moi, je viens pour... donner !
- Dieu te le rendra...¹⁰

La narratrice rajoute : « Finalement, on est rentrées à la maison sans rien récupérer, parce que Maman voulait pas choisir les vêtements de la sorcière sans le faire exprès ». ¹¹ Comme c'est le cas des chaâbis du *Gone du Chaâba*, les conditions matérielles, particulièrement difficiles, jouent, dans le contexte scolaire, un rôle primordial voire déterminant quant à la réussite ou à l'échec du sujet beur. Ceci dit, chez Faïza Guène, la pauvreté n'est guère vecteur de l'intégration sociale. Comment le Beur, dans le besoin et la nécessité, sans ressources financières, dans une situation aussi déplorable, peut-il s'intégrer ? : « C'est une dame qu'on connaît depuis longtemps. Maman lui emprunte de l'argent quand on est vraiment en galère. Je la déteste ». ¹² Encore un passage où la narratrice déplore la misère : « J'étais dégoûtée parce que c'est la seule veste que j'aie

10. *Ibid.*, p. 25.

11. *Ibid.*, p. 25-26.

12. *Ibid.*, p. 25.

qui fasse pas trop pauvre. Les autres, si je les mets, tout le monde m'appelle « Cosette ». Et puis, je m'en fous, que ça se voie ou pas, je serai pauvre quand-même ». ¹³ Dans ce passage, la protagoniste fait allusion à une figure emblématique de la pauvre fillette, de l'œuvre de Victor Hugo, *Les Misérables*. Dans cette allusion, la narratrice dénonce la déchéance de la femme par la pauvreté. Cette allusion sous-entend, par ailleurs, que Doria est parfaitement intégrée à la culture française. Même pour décrire sa pauvreté, elle cite un personnage, un emblème de la littérature française, voire occidentale. Être une « Cosette » veut peut-être dire aussi qu'il est possible d'être Français et pauvre en même temps. Que la pauvreté n'est pas liée forcément aux Arabes ; tout le monde peut être pauvre. Ce qui infère que la paupérisation n'est pas liée à un espace spécifique. Et donc le pays d'accueil n'est pas l'Eldorado.

Cependant, la question des allocations familiales rebondit à nouveau, mais, cette fois-ci, ce n'est pas le chaâbi (le père de Nasser) qui en jouit, mais l'héroïne de Faïza Guène, Doria : « ...Et enfin, je remercie les allocations familiales de Seine-Saint-Denis d'avoir pris en charge le voyage pour venir à Cannes... Merci, ô public aimé ! ». ¹⁴ Cet extrait montre à quel point les aides sociales sont importantes pour les familles démunies. Aussi, elle crie sa joie, et remercie le pays d'accueil de les subventionner, pour venir à bout de la misère matérielle. Même en rêvant, la narratrice fait allusion à l'argent, à croire que même pour rêver, il faut de l'argent. En même temps, il est tout à fait plausible que, à travers cette citation, la narratrice dénonce les écarts sociaux qui existent en France. La société parisienne de consommation n'accorde nulle place aux gens de la banlieue : « Moi, je la trouve moche mais c'est vrai qu'elle en impose parce qu'elle est puissante la tour Eiffel. J'aurais bien voulu monter dans les as-

13. *Ibid.*, p. 126.

14. *Ibid.*, p. 142.

censeurs rouge et jaune, genre Ketchup-mayo, mais c'était trop cher». ¹⁵ Même pour faire du tourisme, la narratrice éprouve des difficultés. Doria et sa mère reçoivent même la charité de la part des gens qui les connaissent : « Rachida notre voisine, la plus grosse commère de la cité, est venue à la maison l'autre soir. Elle nous a apporté trente euros et des courses pour la semaine. De temps en temps, y a des gens du quartier qui nous font l'aumône et ça nous aide pas mal ». Dans ce passage, la narratrice utilise un terme qui renvoie à la culture arabo-musulmane « l'aumône ». Cette dernière est appelée en langue arabe littérale « *la Zakat* ». Elle est un des cinq piliers de la religion musulmane, et qui, pour rappel, consiste à donner de l'argent aux plus démunis de la société. Notre héroïne choisit donc de parler de « *Zakat* », plutôt que de dire « don » ou « donation ». Cela laisse paraître explicitement le rattachement de Doria à sa culture d'origine. Nous constatons, par ailleurs, que la thématique de la pauvreté, dans le roman beur, implique toujours un autre thème, le travail. Ce dernier s'impose fortement dans le roman de Faïza Guène, car il est tout à fait clair que les difficultés financières, jouant un rôle d'opposants dans le récit, ne peuvent être apaisées que par le travail, qui semble être un excellent adjuvant quant à l'intégration de notre personnage.

« Plus tard, moi, je voudrais travailler dans un truc glamour, mais je ne sais pas où exactement... Le problème, c'est qu'en cours, je suis nulle. Je touche la moyenne juste en art plastique. C'est déjà ça mais je crois que pour mon avenir, coller des feuilles mortes sur du papier Canson, ça va pas trop m'aider. En tout cas, j'ai pas envie de me retrouver derrière la caisse d'un fast-food, obligée de sourire tout le temps en demandant aux clients : « Quelle boisson ? Menu normal ou maxi ? Sur place ou à emporter ? Pour ou contre l'avortement ? » ¹⁶

15. *Ibid.*, p. 126.

16. *Ibid.*, p. 23-24.

L'inconvénient pour notre protagoniste, c'est qu'elle n'est pas assez qualifiée pour obtenir un bon poste. Elle sait déjà qu'il est impossible de s'intégrer sans poste de travail, et qu'il est tacitement impossible d'avoir un bon poste de travail sans diplôme d'étude et sans formation. Ce qui nous fait penser au modèle d'intégration proposé par Begag, la réussite à l'école. Même si la narratrice de *Kiffe kiffe demain* ne le dit pas ouvertement, elle laisse voir, paradoxalement, que Begag a raison de proposer l'école comme solution à l'intégration. En même temps, elle plaint tous ces travailleurs des chaînes de restauration rapide, comme Mc Donald ou Quick, qui travaillent dans la précarité et l'incertain. En d'autres termes, Doria énonce clairement, l'impossibilité, pour elle, d'avoir un jour un travail décent, convenablement rémunéré, et qui pourra la propulser aux cimes de la société française. Observons cet extrait :

«J'arrive au lycée Louis Blanc nom propre du dico, et là, je me retrouve au milieu d'une trentaine de poufiasses décolorées, permanentées, en liberté, égalité, fraternité. Ça ne ressemblait pas à une rentrée des classes. J'avais l'impression d'attendre pour un casting. Ils étaient tous archi-branchés, « fashion », comme ils disent à la télé. Alors moi avec mon Khôl autour des yeux et mon jean contre façon, je ne me sentais pas tout à fait dedans». ¹⁷

Dans cette citation précisément, la narratrice déclare, implicitement, que si elle se sent différente par rapport à ses camarades françaises, ce n'est pas à cause de sa culture et de son origine arabes, mais parce qu'elle ne jouit pas d'assez de moyens financiers, pour s'offrir la même tenue vestimentaire qu'arboraient les filles de son âge, afin de leur ressembler. Faïza Guène dénonce la pauvreté criante des enfants beurs, et l'iniquité régnante entre ces derniers et leurs camarades français de souche. Autrement dit, la narratrice ne peut plus s'aventurer à être comme les Françaises, car la pauv-

17. *Ibid.*, p. 159.

té y constitue un frein, et y enrayer son élan et sa persévérance. Par ailleurs, il est à noter que la narratrice utilise une expression émanant du familier : « pouffiasses décolorées », suivie des trois piliers de la République française, « liberté, égalité, fraternité ». Cela laisse entendre également que la physionomie (le faciès) peut aussi être un obstacle à l'intégration, puisque le participe passé « décolorées » renvoie à une femme aux cheveux blonds. Autrement dit, cela revoie implicitement à la Française.

La mère de la narratrice, par contre, tente d'aider sa fille, avec le peu de moyens qu'elle possède, à recouvrir son image de soi et de ne rien envier à ses camarades de classe :

Le matin de la rentrée, Maman a été trop mignonne. Elle voulait que sa fille soit la plus belle à l'occasion de « l'Écoule neuf, la jrida... Hamdoullah ». ¹⁸

Doria rajoute que le faciès est un facteur qui s'oppose farouchement à l'intégration sociale du Beur.

Afin d'atteindre son objet de désir qu'est l'intégration, notre personnage principale est donc contrainte de s'inventer d'autres issues possibles, puisque sa condition de pauvre et son appartenance ethnique ne jouent nullement en sa faveur. Elle se tourne donc vers un autre moyen de survie, l'amour ou le mariage. Ces derniers occupent une place prépondérante, dans le récit de Doria :

C'est vrai, ça aurait pu être l'homme de ma vie celui-là. Je lui aurais fait une réduction sur son menu, il m'aurait emmenée à Hippopotamus, m'aurait demandée en mariage, et on aurait vécu heureux dans son sublime F5. ¹⁹

18. *Ibid.*, p. 156.

19. *Ibid.*, p. 24.

Dans ce passage, la narratrice désire, non seulement, tomber amoureuse, mais d'un amour qui lui permettra une vie décente et aisée. Nous retrouvons les traces du roman, *Le Gone du Chaâba* de Begag, dans le récit de Faïza Guène. Azouz Begag, dans son récit, souhaite de tout son être vivre dans un appartement décent, afin de détenir les mêmes commodités de vie que les Français, qui l'aideront à atteindre son ascension sociale. Ça lui permet, si l'on reprend son expression, «de traiter d'égal à égal avec les Français». Notre narratrice, quant à elle, souhaite déménager dans un logement décent et y fonder une famille. Le mariage, pour elle, est une échappatoire importante, comme elle le déclare nettement dans ce passage :

«Hamoudi, grâce à Lila, est sorti de sa mauvaise passe. Il a trouvé un nouveau travail : vigile à Malistar, la petite superette d'en bas de chez moi. Mais c'est en attendant de trouver autre chose et d'arrêter enfin le deal. Il fume beaucoup moins. On se voit moins aussi. Mais il est mieux, et c'est le plus important. Lui qui disait toute le temps que c'était foutu de toute façon, qu'il n'y avait pas d'issue. Mais quand il disait ça il s'excusait tout de suite après».²⁰

Puis elle rajoute :

«Je n'ai pas le droit de dire des choses pareilles à une gamine de quinze ans. tu ne dois pas m'écouter, t'as compris ? Faut y croire ! D'accord ?

Ça ressemblait presque à des menaces. Mais il avait raison. Il a trouvé sa sortie de secours aujourd'hui. Il parle carrément de faire sa vie avec Lila. Ça veut dire qu'il n'y a pas que le rap et le foot. L'amour c'est aussi une façon de s'en sortir».²¹

Notre narratrice voit dans le fait de fonder une famille une méthode non seulement de s'intégrer, mais aussi un moyen d'échapper à la

20. *Ibid.*, p. 152.

21. *Ibid.*, p. 152-153.

délinquance et aux problèmes sociaux. Ce qui est bien raisonné, puisque fonder un foyer est un projet de vie où le Beur devient un sujet responsable et un acteur à part entière de la société. Il n'aura ni le temps, ni l'envie de s'adonner à la délinquance et à l'oisiveté. Ainsi, le travail, l'amour et le mariage permettront au Beur de participer à la vie sociale et être acteur de la société française, donc intégré.

Vers la fin du roman de Guène, des passages montrent bien que la protagoniste est enfin arrivée à devenir mature, une maturité utile à son ascension sociale, qui l'aidera à retrouver son équilibre tant psychique que social :

«Voilà, M^{me} Burlaud et moi, on n'était pas tout à fait sur la même longueur d'onde. Cela dit, je sais que c'est grâce à ça que j'ai réussi à aller mieux. Je ne nie pas qu'elle m'a aidée énormément. Tiens, je lui ai même dit merci à M^{me} Burlaud. Un vrai merci ». ²²

Doria avait besoin d'être aidée. L'assistante sociale a joué non seulement le rôle du père absent mais aussi le rôle de la mère déchirée culturellement et qui n'arrive plus à éduquer sa fille comme il se doit. Mais dans le passage qui suit, la narratrice utilise une image (métaphore) assez parlante :

«Mais elle, en partant, elle m'a dit quelque chose qui m'a fait bizarre : «Courage.» j'avais l'habitude d'entendre : «A lundi prochain !» mais là, elle m'a dit : «Courage.» ça m'a fait la même chose que la première fois que j'ai fait du vélo à deux roues». ²³

Et elle rajoute : «Le courage» de M^{me} Burlaud, il m'a fait le même effet que le «j'ai lâché !» de Youssef. Ca y est, elle m'a lâchée ». ²⁴ Nous retrouvons ce même vélo dont parle Sylvie Durmelat et que nous relevons chez Begag. Le vélo, dans le récit de Guène, fait allusion à

22. *Ibid.*, p. 176.

23. *Ibid.*, p. 176.

24. *Ibid.*, p. 176.

l'autonomie. Ainsi, l'assistante sociale occupe dans le récit la place d'un véritable adjuvant. Elle aide l'héroïne à acquérir son autonomie. A présent, Doria n'a plus besoin d'auxiliaire social ; elle est libre et autonome. Il ne lui reste plus qu'à mettre en marche ce qu'elle a appris sur l'intégration, à savoir, trouver un travail, un mari, devenir responsable et actrice à part entière de la société française.

La société française et le dialogue des cultures

Doria nous fait l'aveu qu'elle est une fille associable. Cette fermeture à l'autre, selon notre protagoniste, n'est que le résultat d'un manque de compréhension de la part de la société d'accueil. La société d'accueil ne comprend pas la culture de l'autre. La narratrice cite, pour exemples, des scènes marquantes de son enfance :

« Quand j'étais petite et que maman m'emmenait au bac à sable, aucun enfant ne voulait jouer avec moi. J'appelais ça « le bac à sable des Français », parce qu'il se trouvait au cœur de la zone pavillonnaire et qu'il y avait surtout des familles d'origine française qui y habitaient. Une fois, ils faisaient tous une ronde et qu'ils ont refusé de me donner la main parce que c'était le lendemain de l'aïd, la fête du mouton, et que maman m'avait mis du henné sur la paume de la main droite. Ces petites têtes à claques croyaient que j'étais sale.²⁵ »

Il faut dire que les enfants français n'ont pas l'habitude de voir ce genre de pratiques dans leurs familles. Agissant en enfants, ils rejettent tout ce qui n'est pas commun à leur culture. Bien plus compliqué que cela, notre protagoniste dénonce non pas l'incompréhension des gens, mais l'intolérance des Français envers les cultures de l'autre. En parlant de mixité sociale et de métissage des cultures, Doria ne fait que revendiquer plus de dialogue social et prône pour une société qui repose sur la tolérance et l'interculturel :

25. *Ibid.*, p. 89-90.

« Ils n'avaient rien compris à la mixité sociale et au mélange des cultures. En même temps, ce n'est pas vraiment leur faute. Il y a quand même une séparation bien marquée entre la cité du paradis où j'habite et la zone pavillonnaire rousseau ». ²⁶

Selon Doria, si une société est intolérante, c'est par manque de rapprochement de ces cultures différentes. Mais comment parler de mixité sociale si les cités restent séparées ?

Le droit au vote contesté

Dans son ouvrage, Dominique Schnapper parle des dispositions prises par le gouvernement français quant à la scolarisation des enfants d'immigrés. C'est l'école qui doit apprendre aux personnes issues de l'immigration les règles sociales et les tâches qu'elles doivent accomplir pour être intégrées. Il est à souligner aussi que l'école est le moyen par lequel l'État communique avec les enfants issus de l'immigration. Ainsi, le roman de Faïza Guène soulève-t-il un point très important lié aux cours administrés en Education Civique, le vote. Notre personnage philosophe sur la question du vote. Son ami Nabil pense qu'un garçon de la cité, qui ne va plus à l'école, qui n'arrive pas à trouver de travail et qui a des parents chômeurs, doit s'occuper d'autre chose que d'aller voter. C'est une manière pour l'auteure de dire qu'il y a bien plus important pour le gouvernement à faire que d'obliger des gens à aller voter. En d'autres termes, elle se demande pourquoi aller voter pour des personnes qui ne se préoccupent jamais des problèmes dont souffrent certaines personnes, en l'occurrence les Beurs.

Nous terminerons par dire que, dans le roman *Kiffe kiffe* demain de Faïza Guène, nous découvrons une narratrice engagée dans la lutte contre l'inégalité des sexes. La maltraitance de son père vis-à-vis de sa mère et d'elle-même, les conditions dans lesquelles vivent les

26. *Ibid.*, p. 90.

femmes maghrébines en banlieue, la maltraitance de la jeune fille Samra par les hommes de sa famille et l'injustice à l'égard des femmes maghrébines au travail, nous informent sur les conditions difficiles, dans lesquelles vivent les femmes Beures. Ainsi, Faïza Guène essaie de venir en aide à cette gente féminine qui subit, sans nul doute, le même traitement que Doria dans le roman. Elle propose différentes stratégies, afin que ces jeunes Beurettes puissent échapper à la marginalisation, d'une part, de leur famille essentiellement faites d'hommes intolérants, et, d'autre part, de la société d'accueil qui n'arrive pas à comprendre leur culture.

A travers notre lecture du roman, nous relevons que l'intégration, pour notre auteure féministe, est une affaire d'égalité. Cependant, nous constatons que l'écrivaine Faïza Guène évoque beaucoup la question du mariage. A défaut de se battre pour l'égalité des sexes et des chances, les Beurettes se réfugient dans le mariage. Le mariage est une solution pour la plupart des Beurettes qui n'arrivent pas à s'imposer socialement. Dans le roman sont soulignés le mariage d'Aziz l'épicier, le mariage de Samra, celui de Lila avec le breton. Le mariage est même invoqué, lorsque Doria se rend au Maroc avec sa mère. Ce qui nous laisse penser et affirmer que ce qui intéresse Faïza Guène premièrement, en tant que femme issue de l'immigration et en tant qu'écrivaine Beure, ce n'est pas l'intégration, mais son épanouissement social par le mariage. Elle est également intéressée par l'émancipation de la femme et la reconnaissance des droits de la femme dans la société musulmane (au foyer). Cela dit, le mariage et l'émancipation de la femme en France semblent être une excellente solution à l'intégration des femmes issue de l'immigration en France. C'est ainsi que notre auteure voit la question de l'intégration. L'intégration chez la Beurette ne saurait exister sans la liberté et sans émancipation.

Bibliographie

BEGAG, Azouz. *Le Gone du Chaâba*. Paris : Le Seuil, 1986. – (Point-Virgule)

GUÈNE, Faïza. *Kiffé kiffé demain*. Paris : Hachette Littératures, 2004.

BEGAG, Azouz. *L'Immigré et sa ville*. Lyon : Presses Universitaires, 1984.

BEGAG, Azouz et CHAOUT, Abdellatif. *Ecarts d'identité*. Paris : Le Seuil, 1990.

DURMELAT, Sylvie. *Fictions de l'intégration. Du mot beur à la politique de la mémoire*. Paris : L'Harmattan, 2008.

LARONDE, Michel. *Autour du roman beur : Immigration et Identité*. Paris : L'Harmattan, 1993.

SCHNAPPER, Dominique. *Qu'est-ce que l'intégration sociale ?* Paris : Gallimard, 2007.

BENAMAR, Mohamed Abdelatif. « Les stratégies discursives pour l'intégration dans le roman d'Azouz Begag «*Le Gone du Chaâba*» ». Mémoire de Magistère : Université d'Oran, Algérie, 2007.

